

— Une passion ! murmura-t-elle.
— Ah ! bonne-maman, si vous saviez comme je l'aime ! s'écria le jeune homme.

— Tu me le dis assez. Je ne te demande pas si Emilienne t'aime, je le sais depuis longtemps. Elle aussi a voulu défendre son cœur et a essayé de lutter contre un sentiment qu'elle n'osait s'avouer à elle-même.

Ah ! Lucien, Lucien, pourquoi t'es-tu tant pressé de parler de ton amour à Emilienne ?

— Je ne pouvais plus attendre.

— Ne dis pas cela, tu as subi un entraînement auquel tu devais résister. Que va-t-il résulter de cela ?

— Mais...

— Laisse moi dire et écoute : Emilienne, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, ne nous faisait plus que de rares visites ; à présent, elle ne viendra plus.

Le jeune homme tressaillit violemment et devint très pâle.

— Elle ne peut plus venir, ajouta Mme Villarceau, tu l'as chassée de notre maison.

Lucien laissa échapper une plainte sourde et courba la tête.

Mme Villarceau avait raison, il le comprenait.

— Ah ! mon pauvre ami, reprit l'excellente femme, heureusement que tu as ta grand'mère.

— Oh ! oui, fit le jeune homme.

Il glissa de son fauteuil, tomba à genoux devant Mme Villarceau et s'empara de ses mains qu'il couvrit de baisers.

— C'est bien, c'est assez, je sais que tu m'aimes, disait la grand'mère, ayant peine à contenir son émotion.

Lucien resta à ses genoux, assis sur un tabouret.

— Vous êtes avec nous, n'est-ce pas, bonne maman.

— Tu le sais bien, répondit elle, et c'est sur moi que tu comptes.

— Oui.

— Qu'as-tu promis à Emilienne ?

— Qu'elle serait ma femme.

— Et tu ne vois à cela aucune difficulté ?

— J'en vois plusieurs ; mais grâce à vous, elles disparaîtront. C'est vous, bonne-maman, qui plaidez, auprès de mon père et ma mère, ma cause et celle d'Emilienne.

— Et tu espères que je réussirai ?

— J'en suis sûr.

— Ce sera moins facile que tu ne le crois. Ton père et ta mère ont en vue une jeune fille belle et riche qu'ils désirent te voir épouser.

— Je la connais ; ils m'en ont déjà parlé et ont pu se convaincre que je ne voyais pas mon bonheur dans ce mariage. Ils se sont même imaginé que je m'étais si complètement donné à la science, que l'idée seule du mariage me répugnait. Comme ils se trompent !

Enfin, bonne-maman, mon père et ma mère m'aiment assez pour renoncer à certaines espérances, quand ils sauront qu'il s'agit du bonheur de ma vie.

— Assurément, ton bonheur sera ma force, ou, si tu aimes mieux, mon armure de bataille ; j'aurai bien aussi d'autres armes en réserve ; mais ne te fais pas illusion, il me faudra vaincre l'une après l'autre toutes les oppositions, et cela demandera du temps.

— Je serai patient.

— Voilà, Lucien, le rôle que tu vas faire jouer à ta grand'mère, une vieille femme !

— Sous vos cheveux blancs, bonne maman, vous avez conservé toute votre jeunesse.

— Flatteur !

— Il y eut un bout de silence.

— Lucien, reprit gravement Mme Villarceau, il serait bon, il serait nécessaire que tu t'éloignasses de Paris pendant quelque temps.

— M'éloigner de Paris ? fit-il très étonné.

— Oui, dans ton intérêt ; tu as de fréquentes irritations nerveuses qu'il faut calmer, et puis, toi n'étant pas là, j'agirai plus librement.

Le jeune homme sourit tristement et secoua la tête.

— Bonne-maman, dit-il, vous avez une arrière-pensée.

— Non, mais je veux ta tranquillité et celle d'Emilienne. Si tu restes à Paris, tu la reverras, et il ne le faut pas, jusqu'au jour où sans trembler, sans trouble, elle pourra mettre sa main dans la tienne. As-tu confiance en ta grand'mère ?

— Oh ! bonne maman !

— Eh bien, crois-moi, éloigne-toi pendant un mois, deux mois, s'il le faut ; le moment venu, je te rappellerai.

— Mais où voulez-vous que j'aille ?

— Où tu voudras.

— Il faut que j'obtienne un congé.

— Il me semble que sans demander un congé, sans cesser de remplir tes fonctions, tu peux faire un agréable voyage d'un mois ou deux. Voyons, ne nous as-tu pas dit avant-hier que le Ministère avait décidé de former une commission d'ingénieurs des mines, qui serait chargée d'explorer nos montagnes du midi de la France et de s'y livrer à des recherches et à des études scientifiques qui seraient l'objet d'un rapport géologique ?

— Oui, c'est vrai.

— Ne nous as-tu pas dit aussi que ton directeur t'avait proposé de faire partie de cette commission ?

— En effet, bonne maman, cette proposition m'a été faite.

— Eh bien, mon cher enfant, pour les raisons que tu sais, il faut accepter.

— Bonne maman, je partirai.

— Très bien, tu deviens raisonnable.

— Vous ordonnez, j'obéis.

— Quand la mission doit-elle quitter Paris ?

— Pas avant une dizaine de jours. M'autorisez-vous à aller voir Emilienne avant mon départ ?

— Non, Lucien, car ce serait une nouvelle et douloureuse entrevue, que nous devons éviter à ma protégée.

— Mais que pensera-t-elle ?

— Sois tranquille, je vais avoir aussi, moi, une mission à remplir auprès de la pauvre enfant ; je me charge de la rassurer, de calmer ses craintes, d'apporter l'apaisement dans son âme tourmentée.

— Vous la verrez souvent, vous me le promettez ?

— Oui, je te le promets.

— Et vous lui parlerez de moi.

— Sans doute.

— Il faudra m'écrire souvent, bonne maman.

— Je te fais aussi cette promesse, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu répondras à chacune de mes lettres et que tu n'éciras pas à Emilienne.

— Oh ! vous me demandez trop.

— Non, laisse-moi te faire subir cette épreuve que je sais nécessaire ; si c'est un sacrifice que je t'impose tu le feras. Mais je te parlerai d'Emilienne dans mes lettres et je ne te défends pas de me parler d'elle dans les tiennes.

A ce moment le roulement d'une voiture se fit entendre sur le pavé de la cour.

— C'est le docteur et Valentin qui rentrent, dit Mme Villarceau en se levant.

Lucien lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa avec effusion.

— Ils sont probablement plus pour Emilienne que moi, ces baisers, dit la grand'mère avec un malicieux sourire.

— Pour vous et pour elle, bonne-maman, répondit Lucien.

IV.—L'HOMME PROPOSE

Un samedi matin, Paul Lebrun arriva de très bonne heure à son atelier, et à huit heures il était à l'ouvrage, il travaillait à la composition du grand tableau historique qu'il destinait à la prochaine exposition des Beaux-Arts ; ce n'était encore que le dessin au fusain, mais quel travail sérieux, important que ce groupement des personnages en leur donnant l'attitude, le mouvement, l'expression que chacun doit avoir, en s'appliquant en même temps à la correction absolue des lignes du dessin.

Paul allait travailler jusqu'à onze heures et demie, et après avoir déjeuné avec son père, comme d'habitude, il partirait pour Montlhéry, où il n'arriverait jamais assez vite, lui semblait-il.

C'est que le samedi et le mercredi précédents, retenu à Paris, il n'avait pu se rendre là-bas, où son amour l'appelait. Dix jours sans avoir vu Georgette ; comme c'était long !

L'autre samedi, M. Delteil était venu inviter son père et lui à dîner le lendemain à l'hôtel Villarceau ; c'était une fête de famille à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Mme Villarceau, impossible de ne pas accepter l'invitation.

Le mercredi, le jeune artiste ne put quitter Paris ; un peintre célèbre, membre de l'Institut, dont Paul avait été l'élève à l'Ecole des Beaux-Arts, venait de mourir, et les obsèques avaient lieu le jeudi à onze heures et demie. Le jeune homme ne pouvait se dispenser d'assister à la cérémonie funèbre. C'était un devoir, et pour rien au monde il n'aurait voulu y manquer.

Mais s'il n'était pas allé à Montlhéry, il s'y était souvent transporté par la pensée.

Georgette devait être étonnée et même inquiète de ne pas le voir. Que pouvait-elle s'imaginer ? Et il n'avait pas osé, ou plutôt il n'avait pas voulu lui écrire, dans la crainte que sa lettre ne tombât entre les mains de l'aubergiste ou de sa servante et ne donnât lieu à un redoublement d'invectives grossières envers la jeune fille.

Mais le soir même il allait pouvoir se dédommager, se livrer entièrement aux joies intimes de son cœur.

Oh ! se retrouver auprès de Georgette ! Aux sensations qu'il éprouvait, il sentait combien il aimait cette belle et pure jeune fille, qui réalisait l'idéal qu'il avait rêvé.

Il travaillait avec entrain, avec cette satisfaction et ce sentiment de l'artiste inspiré, qui ne croit pas son talent au-dessous de l'œuvre qu'il veut produire, lorsque, soudain, la porte de l'atelier s'ouvrit.

Le jeune artiste peintre Albert Picot entra.

— Tiens, c'est toi ! fit Paul, donnant un dernier coup de fusain.

— Parbleu, mon cher, comme on ne te voit plus nulle part, il faut bien qu'on vienne te relancer dans ton atelier. Tu travailles... Ah ! ah ! qu'est-ce que ces personnages ?

— Tu ne vois pas ?

— Dame, non, je cherche.

— Mon cher Albert, je te présente François Ier et à sa gauche, un peu effacée, Diane de Poitiers.

— Je les reconnais.

— Devant eux, la sœur du roi ami des lettres, la princesse Marguerite de France, tenant par la main Clément Marot, suivi des poètes et lettrés de l'époque ; ils viennent, présentés par Marguerite, qui était, elle aussi, un poète, demander au roi la grâce de leur confrère et ami Étienne Dolet. L'attitude des suppliants, l'émotion du roi, la noble fierté de la princesse,